

GROUPE DE RECHERCHE 2018

JOURNAL n° 23 – le 22 novembre et le 20 décembre 2018

Brigitte, Jean-Baptiste et Sylvie se sont réunis à « La Parenthèse », Villeneuve-sur-Lot, le 22 novembre 2018.

Brigitte, Jean-Baptiste, Marie-Claude et Sylvie se sont réunis à « La Parenthèse », Villeneuve-sur-Lot, le 20 décembre 2018.

La deuxième réunion de *Textes en Errances*, soirée poétique au « Café Cantine » à Villeneuve-sur-Lot, s'est tenue le 14 novembre et la troisième réunion, le 12 décembre.

I. Quelques nouvelles

1. Brigitte revient d'Iran. Elle nous parle de son voyage et de ses impressions. Elle projette un topo sur le persan, appelé localement farsi ou parsî¹ (فارسی ou پارسی), langue d'origine indo-européenne et langue officielle majoritaire en Iran.
2. Jean-Baptiste a rencontré une jeune auteure, Ludvine Seailles, et nous apporte son 3^e roman (sous son pseudonyme Jodie Bell) : *Le secret des Willows*, Éditions Edilivre, 2017, 118 pages. Sylvie contactera l'auteur.
3. Alain nous signale l'émission sur France Culture du mercredi 14 novembre, dans laquelle Adèle Van Reeth a reçu Bernard Cerquiglini², auteur de *Le La ministre est enceinte, ou la grande querelle de la féminisation des mots* (Seuil, 2018).
4. Marie-Paule Rabez, correspondante à La Dépêche du Midi, a lu notre Journal 22 et souhaite faire un article sur Errances³. Un premier entretien a eu lieu avec Sylvie le 2 janvier, sur l'historique de notre groupe de recherche, le bilan 2018 et les projets pour 2019. Marie-Paule se rendra à notre réunion du 24 janvier.
5. Marie-Paule nous a également adressé son article sur sa rencontre avec l'auteur Jean Pouchelle qui habite notre région. Pendant 6 ans, celui-ci a travaillé passionnément « à la recherche de mots perdus », en particulier les verbes issus du français et qui ont disparu avec le temps, ainsi que les « verbes et locutions verbales de la francophonie » (Algérie, Maroc, Tunisie, Antilles, Nouvelle Calédonie, Louisiane francophone, Acadie francophone, Québec, Suisse Romande, Belgique, Afrique francophone, Ile de la Réunion, Ile Maurice et Madagascar). Nous prendrons contact avec lui.

¹ La double graphie F/P(arsi) vient de la différence entre le persan et l'arabe. L'arabe ne possède pas de lettre P. Si sur le plan grammatical et phonologique, le persan n'a pas de parenté avec l'arabe, il s'écrit cependant avec l'alphabet arabo-persan, variante de l'alphabet arabe.

² Linguiste, professeur de linguistique à l'université Paris VII, membre de l'Oulipo, Recteur honoraire de l'Agence universitaire de la Francophonie. Auteur également de *Petites chroniques du français comme on l'aime* (Larousse, 2012), *Une langue orpheline* (Éditions de minuit, 2007), *La Genèse de l'orthographe française : XIIIe-XVIIe siècles* (Honoré Champion, 2004).

³ Voici son mail du 30 décembre 2018 : « Je viens de lire le Journal 22 qui expose tous ces travaux réalisés par Errances ; bien des passages des textes me "causent" et pour d'autres il me manque la lecture progressive des recherches (et trouvailles !) réalisées au fil de vos rencontres. Quel beau travail !!! Bravo à chacun et à tous ! Pourras-tu me donner les dates des prochaines rencontres ? Peut-être passerais-je (sauf si tu ou vous ne le souhaitez pas, les uns et les autres) car je suis tentée de faire un reportage sur Errances, cela me semble tellement unique et profond ces recherches de langages... »

II. Bilan de l'année 2018

1. Douze réunions sur l'année 2018 et sept journaux.

Le Journal paraît à la suite des réunions :

Journal 17 du 18 janvier ; *Journal 18* du 22 février ; *Journal 19* du 22 mars et 12 avril ; *Journal 20* du 17 mai ; *Journal 21* du 13 juin et 11 juillet ; *Journal 22* du 8 et 22 août et du 10 octobre, et ce présent *Journal 23*.

2. Les thèmes abordés ont été les suivants :

Journal 17 : Bilan de l'année 2017 ; projet de *newsletter* ; axe 3 : graphie et phonétique ; la guerre des « genres » (2^{ième} partie) ; acte de communication et acte de langage.

Journal 18 : Bilan sur l'« article » en français ; la guerre des « genres » (3^{ième} partie) ; le débat sur l'écriture inclusive.

Journal 19 : Bilan sur l'« article » en français (suite) ; la simplification de l'orthographe (conférence de Muriel) ; le langage mathématique ; langues et frontières ; la guerre des « genres » (4^{ième} partie) ; suite au débat sur l'écriture inclusive ; graphie et phonétique ; la prosodie.

Journal 20 : L'importance des mots ; les langues « mortes » ; les langues en perdition ; la guerre des « genres » (5^{ième} partie) ; suite au débat sur l'écriture inclusive.

Journal 21 : Les langues sans articles ; la création des mots ; interaction entre pensée et langage.

Journal 22 : Le nom et la représentation ; un tour d'horizon linguistique ; la création linguistique et ses outils.

3. Mise en place de la **Newsletter** à l'initiative de Brigitte qui la rédige et avec l'aide de Chris qui la met en ligne. La sixième newsletter a été adressée le 22 décembre à 72 contacts en France et à l'étranger. Le site <http://www.errancesenlinguistique.fr> est visité plus d'un millier de fois par mois. Les visiteurs du site consultent l'ensemble : journal, nouvelles, poèmes, articles, illustrations, documents.

4. Récemment, ont été mis sur le site : les illustrations d'un poème de Jules Renard par *Gm* ; des articles de Sylvie sur la traduction ; un long poème « Semences de vent », en 4 volumes, de Jean-Baptiste. Ce texte a été illustré par les participants à l'Atelier de Beyrines <http://www.artsavenues.com>.

5. Beaucoup de documents, riches et intéressants, nous sont adressés régulièrement. Ils sont placés sur le site d'Errances, soit à la suite du Journal en fonction des thèmes abordés, soit dans la rubrique « Documents ». 22 nouveaux documents ont été ajoutés aux 23 documents de l'année 2017.

6. Cette année, nous ont rejoint lors des réunions : Alain, Anne-Marie, Corinne, Gisèle, Marie-Claude, Muriel, Sylvie G.

7. Nous avons revu Alain et Pierre à Camou en Soule, le 3 février, pour la présentation de leur revue *Hau*.

8. Création d'**ABCD'Errances**, groupe qui travaille sur la grammaire française et aborde bien d'autres langues. Les réunions ont eu lieu :

- les 29 mars, 5 avril, 24 et 31 mai et le 7 juin sur les « déterminants » en français ;
- le 28 juin, les 19 et 26 juillet, le 2 août sur le « nom » en français ;
- le 23 août et 13 septembre sur le « nom » et le « verbe » en français.

9. Création de **Textes en Errances**, soirée poétique de lecture de textes, de nouvelles et de poèmes, appuyée de quelques commentaires littéraires. Ces soirées ont lieu le deuxième mercredi du mois, au « Café Cantine » de Villeneuve-sur-Lot. Les associations de Villeneuve souhaitent entrer en contact avec nous.
10. A l'occasion de ces soirées, nous avons rencontré : Bérangère, Danièle, François, Guy, Marie-Claude, Nathalie, Paul, Rose-Marie.
11. Après sa rencontre avec Brigitte, est né le projet de présenter à la librairie *Livresse* de Villeneuve-sur-Lot, Francis Combes, auteur de *Chroniques 2014-2016*. Francis Combes partage avec Patricia Latour la chronique « Débats & Controverses » du journal *L'Humanité* (voir *Journal n°22*, I.2). Cette rencontre reste à organiser.
12. Nous avons été contactés par Viviane Biasiolo du groupe d'écriture de Trentels (47), à la suite de l'envoi de la 4° *newsletter* (voir *Journal n°21*, I.1). Nous souhaitons rencontrer ce groupe et leur proposer une participation à la soirée poétique *Textes en Errances*.

III. Orientation pour 2019

1. Le thème de cette année :

La notion de temps, le temps, les temps grammaticaux dans les différentes langues et cultures.

2. À nous tous, nous touchons aux langues et cultures suivantes : allemand, anglais, arabe, basque, berbère, espagnol, grec, hébreu, italien, latin, nissard, occitan, roumain, russe, thaï ...
3. D'autres propositions et sujets d'étude sont les bienvenus !
4. Sylvie souhaiterait une participation plus effective à l'écriture du Journal. Elle propose que plusieurs apportent leur contribution avec quelques paragraphes ou pages sur un sujet qu'ils souhaitent traiter.
5. De même, l'écriture d'articles, de nouvelles, de poèmes, d'illustrations, est entièrement ouverte.
6. Jean-Baptiste propose la création d'un atelier d'écriture. Proposition à suivre : participants, organisation ...
7. Nous souhaitons constituer une bibliothèque des ouvrages publiés par les auteurs que nous rencontrons. Nous devons décider des modalités.

IV. Des mots qui en disent long ...

« Bonheur, malheur, amour, espoir, succès, échec, tout est prédit par le dictionnaire », disait Paul Valéry. Si c'est vrai, autant que notre dictionnaire soit le plus gros possible. Pourtant, il existe, ailleurs, des mots - et donc des idées, des pensées, des chemins de vies - qui n'existent pas en français. Et si l'on se privait ainsi, sans même le savoir, de mille possibilités ? Et si notre langue, en formatant nos phrases, avait formaté nos existences ? Refusant cet asservissement, Laurent Nunez est parti voir ailleurs, dans d'autres pays, d'autres continents, d'autres civilisations, pour revenir avec une vingtaine de mots qui n'existent pas en français - mais qui pourrait bien changer nos vies. Il les commente ici avec saveur et drôlerie. Vous découvrirez ainsi, par exemple, que

nous sommes tous atteints de *drapetomania*, qu'il faut cultiver le *kintsugi*, se méfier de l'*ostranenia* - et surtout espérer, un jour, ressentir le *naz*. »⁴

- *Desbundar* (portugais) : désinhibition quand on prend du bon temps.
- *Drapetomania* (américain) : maladie imaginaire, inventée par le médecin américain Samuel Cartwright en 1851, pour expliquer l'évasion des esclaves vers le Nord des États-Unis. Aujourd'hui citée comme exemple de théorie pseudoscientifique et raciale.
- *Freizeitstress* (allemand) : stress du temps libre.
- *Gigil* (tagalog, dialecte du philippin) : envie soudaine de pincer quelqu'un qu'on trouve mignon.
- *Iktsuarpok* (langue inuite) : sentiment d'anticipation lorsqu'on attend une visite.
- *Kintsugi* (japonais) : technique ancestrale, découverte au XV^e siècle au Japon, qui consiste à réparer un objet brisé en soulignant ses fissures avec de l'or, au lieu de les masquer. Ceci va bien au-delà d'une simple pratique artistique... On touche ici à la symbolique de la guérison et de la résilience. Réparé et ainsi honoré, l'objet cassé témoigne de son passé et devient paradoxalement plus résistant, plus beau et plus précieux qu'avant le choc.
- *Litost* (tchèque) : état tourmentant né du spectacle de notre propre misère soudainement découverte.
- *Mamihlapinatapai* (yaghan, amérindien, Terre de Feu) : regard partagé par deux personnes, chacune souhaitant que l'autre initie quelque chose qu'ils désirent tous les deux, mais qu'aucun n'ose commencer.
- *Naz* (urdu) : fierté de savoir qu'on est aimé plus que tout au monde.
- *Ostranenia* (russe) = prendre ses distances > *estrangement*⁵.
- *Pihentagyú* (du hongrois) : expression décrivant quelqu'un vif d'esprit.
- *Putivuelta* (espagnol) : regard jeté sur une assemblée pour repérer quelqu'un.
- *Saudade* (portugais) : mélancolie ou nostalgie pour une personne ou un lieu.
- *Scripturire* : envie d'écrire.
- *Skybalon* (grec *σκύβαλον*) : terme injurieux (grec *périkatharmata*), employé une fois par Paul (1 Corinthiens 4.18) ; représentait, avec celui de « rebut » (*péripsêma*) qui l'accompagne, les rinçures et raclures de vaisselle. Ordures, fumier, balayure, excréments.
- *Taciturne* (latin) : volonté de dire, mais se taire.
- *Voorpret* (néerlandais) : anticiper l'amusement.
- *Vorfreude* (allemand) : anticiper la joie.
- *Yuan bei* (mandarin) : sentiment d'accomplissement.

⁴ « L'or des mots nouveaux », Essai littéraire par Nicolas Dutent, Cultures & Savoirs, L'Humanité 11 décembre 2018, à propos du livre *Il nous faudrait des mots nouveaux* de Laurent Nunez, Éditions du Cerf, 2018, 192 p. (voir document joint au Journal).

⁵ « En littérature par exemple, [le principe d'éloignement] a été théorisé par le formaliste russe Victor Chklovski sous le terme d'*ostranenie*, [concept-clé de sa conception de l'art et de la poésie] généralement traduit en français par *estrangement* [ou *estrangisation*]. L'idée est aussi simple que percutante : tandis que l'usage commun du langage tend à nous enroûter dans l'habitude et l'automatisme, à nous faire reconnaître les choses comme du normal et du déjà-vu qu'il s'agirait d'authentifier, la fonction de la littérature est au contraire de « **raviver notre perception figée par l'habitude** ». Pour accomplir cette mission, l'*estrangement* est un outil particulièrement puissant, que l'on peut définir grossièrement comme la production d'un effet de distance et d'étrangeté. »

V. Le Temps, ce paradoxe

1. Ses définitions

La racine grecque *τέμνω [témnô]* (= couper, découper) a donné le latin *tempus* (= temps, durée, époque, saison).

Dans son livre⁶, la philosophe Catherine Malabou montre que *temps* et *temple* ont la même racine indo-européenne *tem*, leur sens signifiant « couper » / « séparer »⁷; ils se réfèrent à un espace (*templum*) et un moment (*tempus*, fraction de la durée), séparant le monde naturel et le monde sacré. Au moyen âge, le mot français *temps* devient *tens* qui signifie exclusivement le *temps*, avec le sens de *bientôt*.

Le temps est lié à la vie, à la mort. En Sanskrit, *Kalo* est la lune, le mois, mais aussi le destin, la destinée, le temps présent. En Indonésien, c'est le moment, le temps, la période.

En grec ancien, le *χρόνος [khrónos]*, adjoint au *kairos (καῖρός)* et à *Ἄϊών [aiôn]*, permet de définir le temps et de situer les événements.

- **Chronos** : dieu de la mythologie grecque personnifiant le temps. Temps physique, mesuré chronologiquement, segmenté en passé, présent et futur ; temps quantitatif et linéaire ; unité de mesure.
- **Kairos** : temps métaphysique comportant un point de basculement décisif, un "avant" et un "après", avec une notion de hasard positif, d'opportunité. Ce temps n'est pas linéaire, il est qualitatif, c'est le temps "entre". Il ne se mesure pas, il est immatériel et se ressent. Il crée de la profondeur dans l'instant.
- **Aiôn** : divinité grecque associée au temps, temps cyclique englobant l'univers et le zodiaque, le calcul des saisons, la respiration, le sommeil, etc. Il n'a pas de bornes et peut également signifier la destinée, l'âge, la génération ou l'éternité. On retrouve ce terme en géologie pour désigner une période indéfiniment longue, telle que les phases géologiques de formation de la Terre.

En 2008, *Le Petit Robert* (2008) donne cette définition du temps : « le temps est un milieu indéfini où paraissent se dérouler irréversiblement les existences dans leur changement, les événements et les phénomènes dans leur succession ».

Ainsi sont définies trois conceptions du temps qui ne sont guère éloignées de la conception grecque :

- succession d'événements (chronologie),
- durée (chronométrie),
- entité abstraite qui traduit l'univers en perpétuel changement ; objet d'étude des philosophes et des physiciens, lui attribuant définitions, propriétés et mesures⁸.

⁶ *Le Temps*, Notions philosophiques, Catherine Malabou, Hatier, 1996. Philosophe, professeure de philosophie au « Centre for Research in Modern European Philosophy » à l'Université de Kingston au Royaume-Uni.

⁷ Cette même racine donne *time* et *tide* (marée) en anglais.

⁸ **Calendrier hébraïque** : solaire complexe débutant en – 3761, date estimée de création du monde dans la Genèse ; **Calendrier maya** : calendrier complexe, débutant en – 3114 et qui a disparu avec cette civilisation au Xe siècle ; **Calendrier grégorien** : calendrier solaire basé sur la date estimée de naissance de Jésus-Christ ; **Calendrier musulman** : calendrier lunaire débutant en 622, avec l'Hégire (départ des compagnons de Mahomet vers La Mecque).

2. De l'exercice de la grammaire / exercice de grammaire = le temps en « règle » ?

Réflexion faite, chronologie pour chronologie, le langage au quotidien avait son mot à dire en matière de temps. Sans être mathématicien, il fallait faire de savants calculs à partir de l'observation du soleil, de la lune, des saisons, des marées. La vie en dépendait.

Il fallait bien aussi s'expliquer et expliquer les processus, ceux qui dépendaient des dieux et de la nature, comme ceux qui dépendaient de l'humain. L'action, où entraient en compte êtres et choses, s'inscrivait dans ce temps vécu à la mesure du jour et de la nuit, au changement des saisons, au rythme des pluies et de l'ensoleillement. Et si les coutumes des pays variaient, le besoin des humains était le même, malgré les différences climatiques, la nature des sols, les rites spécifiques.

Ainsi, le temps entre dans les règles, l'homme le dompte ou l'apprivoise. Il peut alors le décrire, le partager, l'engranger dans un souvenir quasi commun.

La grammaire concède à la métaphysique un temps absolu et un temps relatif ! N'oublions pas que la grammaire dont les écoliers ont bien mauvais souvenir, est le support de nos langues, de notre présence au monde, de notre communication à l'autre, soit le reflet de notre vie et de notre culture.

En « termes grammaticaux », voici quel est le partage du temps :

Le temps est dit « absolu » lorsque l'action est décrite au moment où l'on parle :
[Tu sembles aller bien !](#) (Au moment où nous parlons).

Le temps est dit « relatif » lorsque l'action est décrite à l'aide d'un temps différent de celui utilisé au moment où l'on parle :
[Il te téléphonera dès qu'il rentrera.](#) (Plus tard par rapport au moment où nous parlons).

Est-ce notre expérience qui nous contraint de placer le temps sur une ligne arbitraire ? Ou encore, de situer sur cette ligne du temps, tout aussi arbitrairement, le passé, le présent et le futur⁹ ? De là, d'éternels débats scientifiques, philosophiques et linguistiques sur la mesure de chacun de ces trois temps et sur leur glissement l'un dans l'autre.

Nos actions et notre condition humaine s'inscrivent dans l'activité ou la passivité, comme si elles s'alignaient sur les deux « voies » grammaticales, active et passive, ou suivaient de près les temps grammaticaux : ligne droite du cheminement inexorable du début à la fin de la vie, ou courbe des cycles par lesquels nous passons.

Le calendrier grégorien, institué par Grégoire XIII en 1582, commence en l'an 1. Il a été instauré pour lutter contre la dérive de la date de Pâques (le premier dimanche suivant la pleine lune après l'équinoxe de printemps) qui se déplaçait vers l'été. Pour rattraper le décalage accumulé par le calendrier julien de Jules César en 46 av. J.-C., dix jours ont été supprimés entre le 4 et le 15 octobre 1582.

⁹Une réflexion de Sylvie qui se bat avec les « temps » de plusieurs langues : « Toujours, je m'étonnerai qu'on ait eu besoin des conjugaisons de nos temps ; il aurait été si simple de partager le temps au minimum en passé, présent, futur et futur 'à condition'. Ainsi : *[Je rentre hier](#) ; [je rentre aujourd'hui](#) ; [je rentre demain](#) ; [je rentre demain si je peux](#) » !

Il faut adjoindre au temps un descriptif, préciser les personnes en présence et leur nombre. Puis, augmenter l'ensemble par le biais de sept modes¹⁰ : quatre touchant à la variation selon les personnes dites « grammaticales » (indicatif, conditionnel, impératif, subjonctif) ; trois impersonnels (infinitif, participe passé, gérondif).

Chaque langue rend compte de ce dont elle a besoin pour communiquer simplement ou avec finesse. Catégories et sous-catégories se multiplient. Certains classements résistent à la durée, s'inscrivent dans le patrimoine culturel et les temps grammaticaux résistent au temps !

Les temps sont dits « simples » (verbe seul + radical et désinence : *il chante, chantait, chantera*) ; d'autres sont « composés » (auxiliaire au temps simple et verbe au participe passé : *il a chanté, il avait chanté, il eut chanté*) ; d'autres encore sont « surcomposés » (auxiliaire au temps composé et verbe au participe passé : *il a eu chanté, il avait eu chanté, il aurait eu chanté*). L'usage seul bouscule ce qui ne lui sied pas ou ce qui ne lui convient plus.

En français, avec le seul mode indicatif, la répartition des temps (qui tiennent à rendre compte de notre temps d'expérience) donne les subdivisions suivantes : présent, passé composé, imparfait, passé simple, plus-que-parfait, futur simple, passé antérieur, futur antérieur. Le mode subjonctif n'en comporte que quatre : présent, imparfait, passé composé et plus-que-parfait.

Nous ne ferons ici qu'entrevoir les auxiliaires modaux¹¹ ou semi-auxiliaires (*avoir à, devoir, falloir, pouvoir*) qui ajoutent émotions et sentiments au simple fait¹².

Selon les écoles, on adjoint à leur liste, des verbes de pensée et de sentiment (*vouloir, savoir, aimer, penser, croire, espérer*). À la différence des langues germaniques, dans lesquelles les modaux ont des caractéristiques grammaticales, telles que des propriétés morphologiques ou syntaxiques, les langues romanes expriment la modalité de plusieurs façons : avec des verbes lexicaux à propriétés sémantiques¹³, des adverbes (*peut-être*), des locutions verbales (*il est souhaitable, il est à souhaiter, il est probable/improbable, il est possible/impossible que/de*), ou encore, avec des modes verbaux (*impératif, subjonctif*).

La notion de « modalisation » pour les langues romanes se base sur la logique¹⁴, en particulier la logique modale (*De Interpretatione* d'Aristote) qui spécifie les qualités du « vrai ».

¹⁰En français, par exemple !

¹¹ Du latin *modus* = mesure musicale, mode, manière.

¹² Voir *Journal n°5*, II. AXE 1, 4. Temps et aspects > Les valeurs modales (p. 2) ; *Journal n°6*, II. AXE I, 1. Difficulté d'expression liée à la modalité (p. 2) ; *Journal n°10*, II. AXE I, 2. Lien modal entre impératif et subjonctif (p. 2).

¹³ Les catégories modales se divisent en « aléthiques » (possible, nécessaire), déontiques (obligation, devoir, autorisation), épistémiques (certitude, incertitude) et subjectives (volonté). Ces catégories jouant sur le lexique remettent en cause l'existence d'une catégorie. Voir *Journal n°6*, II. AXE I, 2. La grammaire est-elle lexicale ? (p. 2) et III. AXE II, 4. Doit-on placer la modalité du côté grammatical ou lexical ? (p. 8).

¹⁴ Du grec *λογική* (logique), terme dérivé de *λόγος* (logos) = raison, langage, raisonnement ; la logique est l'étude des règles formelles pour une argumentation correcte.

VI. Le temps ailleurs : au Japon



La notion de temps, le temps, les temps grammaticaux dans les différentes langues et cultures, tel sera le thème majeur de cette année.

Aujourd'hui, le Japon¹⁵.

Isabelle nous a fait parvenir *Petit éloge de l'errance* d'Akira Mizubayashi¹⁶, écrivain, traducteur et universitaire japonais, d'expression japonaise et française. Son père ayant subi emprisonnement et tortures au Japon pour des raisons politiques, Akira considère le français comme sa langue « paternelle ».¹⁷

L'auteur définit sa conception du « présentisme »¹⁸.

C'est un temps immobile, sans commencement, ni fin ; ou, au mieux, une succession d'instants présents. Parce qu'il ne peut alors être structuré, le temps est vidé de sa propre histoire. Il s'ensuit une civilisation arrêtée, pétrie de traditions.

« Pour ce qui concerne le présentisme, il faut noter avant tout qu'il s'agit de l'attitude fondamentale des Japonais qui témoigne d'une remarquable stabilité depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours et qui repose sur une conception du temps n'ayant ni commencement, ni fin. Le temps qui n'a ni commencement ni fin n'est pas, par définition, structurable. Il apparaît simplement comme une succession d'instants présents, à l'instar de l'existence donjuanesque réductible à une suite discontinue de plaisirs. Il ne cristallise pas en une *Histoire* (p. 67). »

Langue et culture étant intimement liées, la langue japonaise porte les marques de cette référence au présent ; situation d'énonciation, rang social, hiérarchie, règles de civilité sont la norme. Les situations sont vécues une à une et ne laissent pas loisir de survoler, de transcender, de faire l'aller-retour entre la situation individuelle et la condition collective. La règle sociale, bien que s'adressant à l'ensemble, est ici tournée vers le particulier ; elle emprisonne à échelle personnelle autant que collective.

La situation d'un instant n'est plus spécifique : elle perd son intensité et sa particularité dans l'enchaînement des instants et la succession des tâches.

« Le présentisme trouve des échos d'abord dans la langue japonaise. La phrase japonaise, avec tout le système des expressions honorifiques, est intimement et intrinsèquement liée à la situation d'énonciation où s'expriment concrètement les relations sociales entre le locuteur (celui qui parle) et son interlocuteur. La fonction de la structure de la phrase en japonais, en tant qu'agencement raisonné des mots, est donc singulièrement limitée dans la mesure où elle est inapte à transcender les situations particulières variables à l'infini. Le choix des mots et la manière dont ils s'agencent selon les règles syntaxiques dépendent dans une large mesure de plusieurs paramètres (âge, sexe, degré d'intimité, relations hiérarchiques, etc.) qui définissent les conditions réelles des échanges verbaux (p. 67-68) ».

¹⁵ Ce drapeau est le drapeau civil, le drapeau d'État, le pavillon marchand et le pavillon d'État du Japon. Il est connu sous le nom de Hinomaru 日の丸 ou plus officiellement sous le nom de Nisshōki 日章旗.

¹⁶ *Petit éloge de l'errance*, Akira Mizubayashi, Éditions Gallimard, folio, 2014, 136 pages.

¹⁷ « Akira Mizubayashi, étranger à sa langue », Georgia Makhoulouf, 2012-06, in *L'Orient Littéraire*, 2019-01/NUMÉRO 151. (voir Documents joints à ce Journal).

¹⁸ On trouvera d'autres auteurs sur le thème du présentisme. Citons François Hartog, historien, ancien directeur d'études à l'École des Hautes Études et Sciences Sociales, Paris (voir Documents joints à ce Journal).

La grammaire reflète le vécu d'un peuple, sa culture, ses centres d'intérêt, ses particularismes. Elle dessine, en quelque sorte, son portrait ; du moins, elle trace son profil.

L'auteur brosse ce portrait avec discernement. Si l'ordre des mots s'alignent sur l'ordre des choses, la grammaire japonaise suit le schéma suivant : son point de départ sont les « détails » (notons le pluriel) pour arriver à l'ensemble, à l'inverse des langues européennes.

Ce passage du particulier au général devrait pallier l'absence de transcendance, le général donnant foi à l'examen de l'ensemble des détails, comme dans les sciences d'observation. Mais peut-on, l'espace d'un instant présent, ou d'un « présent » grammatical, atteindre un objectif futur ou revenir à un passé lointain ? L'auteur semble ne pas y croire.

« L'ordre des mots qui, dans une phrase, va toujours des détails à l'ensemble, correspond aussi au privilège accordé au présent de l'énonciation. La conscience de celui qui s'exprime dans une langue européenne dotée de *pronoms relatifs* s'attache d'abord à l'*ensemble* pour aller ensuite vers les *détails* (...). En revanche, la langue japonaise ignorant ces outils grammaticaux fixe l'attention du locuteur d'abord sur les *détails* pour la diriger ensuite vers l'*ensemble*. Si on traduit les rapports entre l'*ensemble* et les *détails* en termes de temporalité, les *détails* apparaissent comme un déroulement de « maintenant » dans la conscience du locuteur qui observe le monde.

Le présentisme se manifeste aussi dans le fait que ce qui correspond aux temps grammaticaux en langues européennes – passé, présent, futur – est pris en charge par des particules exprimant les réactions *présentes* du locuteur face aux événements du passé ou à venir. Bref, le japonais n'a ni passé ni futur ; ce qui prévaut, c'est le présent de l'énonciation. La langue japonaise a une forte tendance à se désintéresser de l'inscription des événements dans le déroulement temporel ; elle privilégie la posture psychologique du sujet parlant par rapport à ces événements qui ont déjà eu lieu ou qui vont venir (p. 68-69). »

L'auteur montre, par de nombreux exemples, l'influence du présentisme dans la culture japonaise, dans l'art et la littérature.

En poésie, les formes brèves prédominent, telles le *haïku*, poème composé de 17 syllabes seulement, inadapté à la construction d'un récit et qui privilégie l'esthétique de l'instant présent en traduisant l'émotion du moment.

En prose, le *zuihitsu* n'a pas changé depuis le Xe siècle. Toute l'attention porte à la vie de chaque instant, sans une structure d'ensemble.

La musique est dépourvue d'architecture, les relations complexes entre les notes n'existent pas. L'esthétique repose sur l'instant présent, elle privilégie le timbre et l'intervalle qui n'ont de sens que dans leur actualité.

« La volonté de ne pas structurer la durée temporelle va de pair avec celle de miser sur l'intensité de l'émotion actuelle (p. 69). »

En peinture, *emakimono* est le principe du rouleau illustré, qui date de la 2^e moitié du XII^e siècle. Les scènes se déroulent les unes après les autres : on déroule le rouleau, puis on enrôle ce qui a été lu. Les textes se succèdent dans le temps de leur lecture. Ils sont

équivalents les uns aux autres, ils n'ont pas de lien avec le passé ou le futur. On ne peut donc établir de relation entre eux, ni de rapport logique ou chronologique.

À l'échelle de l'histoire et de la politique, l'auteur va plus loin encore et prend le risque d'appeler le présentisme : un conformisme comme soumission à la puissance de la majorité.

VII. Prenons le temps d'errer !

Bien sûr, c'est à l'école que notre esprit peut errer à loisir !

En grec, *σχολή / skholè* signifie¹⁹ en premier lieu : temps libre, loisir, diversion et repos propices au travail intellectuel.

D'autres sens en « dérivent » :

- occupation studieuse, entretien savant, étude ;
- lieu d'étude, école ;
- produit de l'étude, traité, ouvrage ;
- arrêt, répit, relâche, trêve ;
- inaction, lenteur, oisiveté, paresse.

De même, son adverbe recouvre des notions contradictoires à première vue :

- à loisir, à son rythme, lentement, pas à pas ;
- avec peine, difficilement.

Le terme signifie au mieux une « suspension temporelle ».

« Mais cette suspension n'est pas conçue par les Grecs comme une parenthèse, ni un divertissement, ni comme un luxe : loin d'être seconde par rapport à ce qu'elle suspend, elle est première en valeur – l'occupation liée à la subsistance, l'affairement de la vie quotidienne, un certain type de travail, se dit, par opposition et avec un certain mépris, *a-skholia*, privation de *skholè* ; la *skholè* désigne en effet la temporalité propre des activités qui font, aux yeux des Grecs anciens, la dignité de l'existence proprement humaine – et au-delà, divine –, par opposition aux occupations serviles qui sont la marque d'une soumission aux besoins de la vie animale. »²⁰

La transition est idéale pour notre propos.

Ainsi, ce temps « suspendu » est propice à l'étude, à notre flânerie au milieu des concepts et des mots, à nos dérives insoumises à travers temps studieux et libre espace. Esquif démâté, voiles au vent, itinéraires improbables ; si nous n'avons pas l'absolue maîtrise du temps, du moins sommes-nous maîtres à bord ! De compte, nous ne rendons qu'à nous-mêmes et à vous qui nous lisez. Nos lecteurs sont nos yeux et ceux qui se réunissent sont librement nos voix.

¹⁹ Extraits du *Dictionnaire Grec-Français*, Anatole Bailly, Paris, Hachette, 1^{re} édition 1895.

²⁰ Revue Skhole.fr | Penser et repenser l'école

VIII. Le temps de nos errances

Rappelons l'ouvrage d'Akira Mizubayashi : *Petit éloge de l'errance*.²¹

Voici ce qu'on lit en 4^{ème} de couverture :

« C'est cet effort d'absence volontaire, de déracinement voulu, de distanciation active par rapport à son milieu qui paraît toujours naturel, c'est donc cette manière de s'éloigner de soi-même – ne serait-ce que momentanément et provisoirement –, de se séparer du natal, du national et de ce qui, plus généralement, le fixe dans une étroitesse identitaire, c'est cela et surtout cela que j'appellerai *errance*. »

Immédiatement, un faisceau de réflexions se déploie. L'idée derrière *errance(s)* est politique avec cette séparation d'avec le natal, le national, l'identitaire, la migration. L'idée est libertaire²² dans cet « effort d'absence volontaire », ce « déracinement voulu », cette « distanciation active ». L'idée est philosophique, il s'agit de s'éloigner de soi. Elle est aussi linguistique et poétique, car par définition, l'errance est une marche incessante, un voyage sans fin, conduit par la nécessité ou le hasard. Mais là encore, l'errant est un migrant !

L'auteur modifie les définitions que l'on donne habituellement au mot et les complète. Il voit dans l'errance solitude et nécessité de marcher vers un but.

« *Errer*, c'est, selon le Trésor de la langue française, « aller d'un côté et de l'autre sans but ni direction précise ». J'ai envie de modifier légèrement cette définition. *Errer*, c'est plutôt « aller *seul*, de préférence à *pied*, d'un côté et de l'autre sans but ni direction précise ». Errer implique en effet l'idée de solitude. C'est pour être seul qu'on décide de s'en aller, de marcher vers on ne sait où. Mais aucun marcheur ne saurait écarter ou supprimer pour toujours et de façon définitive l'idée d'un but à atteindre ou celle d'une direction à prendre. Marcher, c'est marcher nécessairement vers un lieu – acceptable, selon le mot de Raymond Depardon²³ – qui, tôt ou tard, s'emparera de votre esprit (p. 24). »

L'errant accompagne sa marche solitaire de son discours singulier, tel un visionnaire. Mais, au terme de son parcours, il aura réuni le multiple et les autres.

« Comment ne pas rêver à des esprits errants ou, autrement dit, à des *êtres singuliers pluriels*, pour reprendre l'expression de Jean-Luc Nancy, qui, dans leur solitude agissante et dans leur nomadisme mouvant ou immobile, s'efforcent de faire entendre leur voix distincte, de tracer une voie singulière menant à un lieu de rassemblement où les autres les rejoindront un jour pour faire résonner de concert une musique nouvelle ? (p. 89). »

Cette voix chante tous les accents possibles. Elle traverse les territoires librement, elle enjambe les états, elle croise les nombreuses ethnies²⁴, elle entrecroise leurs langues et leurs cultures. Ces langues, diversifiées à l'excès, définissent l'humain ; et, malgré leur multiplicité et leurs différences, paradoxalement elles rassemblent les humains.

« En fait, on peut choisir sa langue, si l'on veut ; une langue, des langues dans toute la gigantesque symphonie communicante des langues. On peut librement s'approprier une langue, des langues. Et une chose qui mérite d'être notée, c'est que la langue, ou plutôt les langues sont des biens communs, des espaces publics, des lieux non délimités et non délimitables qu'on peut traverser, fréquenter sans en être redevable de quoi que ce soit,

²¹ (Se reporter dans ce même Journal à VI. Le temps ailleurs : au Japon).

²² Le terme libertaire désigne les personnes, courants, mouvements, structures, organisations, etc., qui prônent une liberté absolue fondée sur la négation du principe d'autorité dans l'organisation sociale et le refus de toute contrainte découlant des institutions fondées sur ce principe.

²³ *Errance*, Raymond Depardon, Seuil, 2004.

²⁴ Ethnie ou groupe ethnique est une population humaine ayant en commun une ascendance, une histoire, une culture, une langue ou un dialecte, un mode de vie.

à qui que ce soit, sans être taxé d'être envahisseur. La langue n'est pas une *propriété privée*. C'est une terre généreuse sans propriétaire où se déroule une fabuleuse fête permanente à entrée gratuite (p. 128). »

Et l'auteur de conclure sur cet espace de liberté extrême qu'offre l'errance.

« J'aime les errants, les personnages en errance qui s'éloignent du naturel, du natal, du maternel. J'aime ceux qui osent défaire les liens préétablis pour en refaire d'autres à leur convenance (...) (p. 128). »

Documents joints à ce Journal n° 23 :

- Langage et genre, « C'est grave, docteur ? » Frédéric Pagès, Le Monde, 18 novembre 2018.
- Féminisme et féminin, Muriel Gilbert, Le Monde, 15 août 2018.
- « Le trajet du terme « autrice » au sein de la langue française », Marion Dupont, Le Monde, 8 décembre 2018.
- « Pauvre Job », La chronique de Francis Combes et Patricia Latour, Débats & Controverses, L'Humanité, 20 septembre 2018.
- « Focus sur focus », La chronique de Francis Combes et Patricia Latour, Débats & Controverses, L'Humanité, 25 octobre 2018.
- « Souveraineté de la langue », La chronique de Francis Combes et Patricia Latour, Débats & Controverses, L'Humanité, 22 novembre 2018.
- « Jean Pouchelle était parti « A la recherche des verbes perdus », Marie-Paule Rabez, La Dépêche du Midi, 27 novembre 2018.
- « L'or des mots nouveaux », sur Laurent Nunez, *Il nous faudrait des mots nouveaux*, Culture & Savoirs, L'Humanité, 11 décembre 2018.
- « Yuan bei » ou « gigil » : ces émotions intraduisibles qui nous habitent », Robin Panfili, SLATE, 28 janvier 2017.
- *"The 'untranslatable' emotions you never knew you had"*, David Robson, 26 January 2017, *BBC Future's "Best of 2017" collection*.
- « Akira Mizubayashi, étranger à sa langue », Georgia Makhlof, 2012-06, in *L'Orient Littéraire*, 2019-01/NUMÉRO 151.
- *F. Hartog, Régimes d'historicité. Présentisme et expérience du temps*, par Bertrand Lessault, Paris : Le Seuil, 2003, p. 479-483, O.S.P. *l'orientation scolaire et professionnelle*, 33/3, 2004.
- *Présentisme et émancipation*, entretien avec François Hartog réalisé par Sophie Wahnich et Pierre Zaoui, *Vacarme*, 8 novembre 2010, *Vacarme* 53 / *Conjuguer les temps de l'émancipation*.

D'autres documents sont mis directement sur le site <http://www.errancesenlinguistique.fr> sous l'intitulé « Documents » :

- « Les influences réciproques de l'arabe et du persan au cours de l'histoire », Sarah Mirdâmâdi, *La Revue de Téhéran, Mensuel culturel iranien en langue française – Iran*, n° 87, février 2013.
- *Euskaltzaindia-Euskara batua – Célébrations*, Mixel Oronos, *Chronique de l'Euskara*, 1 décembre 2018.
- *Histoire de la langue française*, document internet.
- *La Genèse de la conjugaison française*, Eugène Hins, *Revue de linguistique et de philologie comparée*, 22, 1867 (p. 147-167).